

**COUPABLE  
DE T'AIMER**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Coupable de t'aimer / Martine Labonté-Chartrand

Nom : Labonté-Chartrand, Martine, 1985- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250055457 | ISBN 9782898045462

Classification : LCC PS8623.A263 C68 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les éditions JCL

Couverture :

Kelly Van Winden / Images Freepik ; retouchées avec  
des outils graphiques intégrant des fonctions d'IA

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

MARTINE LABONTÉ-CHARTRAND

# COUPABLE DE T'AIMER

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure  
aux Éditions JCL

*Meurtre et dent sucrée*, 2025

*Meurtre et buffet à volonté*, 2025

*Meurtre et petites bouchées*, 2024

## PARTIE 1



# 1

Les portes automatiques de l'hôpital s'ouvrent devant moi alors que je mets le pied dans l'établissement. J'ai officiellement terminé mon quart de travail depuis quelques heures, mais dans mon empressement à partir, j'ai oublié mon cellulaire dans mon casier. Je marche d'un pas rapide vers les escaliers et je pousse la porte un peu trop fort. Je frappe un jeune homme qui s'apprêtait à la tirer de son côté.

— Oups ! Je suis vraiment désolée, déclaré-je. J'espère que je ne vous ai pas fait mal.

Je l'observe quelques secondes. Il secoue la tête négativement. Il est très beau, c'est indéniable. Grand, dans la vingtaine, des traits bien définis, une barbe de quelques jours et des épaules carrées. Ses yeux bleus perçants m'observent attentivement. Une mèche blonde un peu rebelle lui tombe sur le front. Je note son sourire en coin, qui s'étire soudainement. Il me fait aussitôt un effet fou que je ne m'explique pas. Finalement, peut-être que je lui ferais mal ! Je souris à cette idée insensée. Il me rend la pareille, et son regard brille d'une étrange lueur.

— Ça va, répond-il. J'aurais dû être plus attentif.

— Ah ! Heureusement ! Bonne journée !

— Bonne journée.

Je m'élance dans les escaliers, et je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil en bas. Il se tient à la même place et m'observe. Je lui offre un dernier petit sourire en coin avant de disparaître de son champ de vision.

Il avait vraiment une belle gueule ! En plus, son t-shirt laissait paraître des biceps bien définis. J'aurais peut-être dû entamer la discussion. Je secoue la tête. Il est bien trop jeune pour moi !

Je grimpe les quatre étages menant à l'aile gériatrique et je pousse la porte. Je tombe pile sur une collègue.

— Tiens, Christiane, que fais-tu là ? Ne me dis pas que tu es encore venue travailler ! Ça commence à devenir de l'esclavage...

— Ah non ! Ne t'inquiète pas. J'ai oublié mon cellulaire. Mais tu sais, enchaîner les heures supplémentaires me fait toujours plaisir. J'aime bien mes patients.

— Tu as tellement un grand cœur ! Si tout le monde était comme toi, la planète se porterait mieux.

— Tu exagères, lancé-je, même si le compliment me touche. Bon, je ne m'attarderai pas trop longtemps. Je ne voudrais pas qu'on m'attrape au passage pour que je donne un coup de main. J'ai beau être serviable, je suis aussi épuisée.

— Repose-toi, alors. On se revoit dans quelques jours !

Je la salue et je prends le chemin du vestiaire. J'en ressors quelques minutes plus tard, mon cellulaire en main. Je n'ai manqué absolument aucun appel. Ma vie sociale est très calme. Je suis une personne discrète et, comme je travaille

beaucoup, entretenir des relations amicales n'est pas facile. Je n'ai pas de famille non plus. Je suis enfant unique et mes parents sont tous les deux morts depuis quelques années. Je suis une éternelle solitaire et je me contente bien de ma propre compagnie. Mon travail représente toute ma vie !

Je salue ma collègue une dernière fois et je reprends les escaliers. Arrivée au rez-de-chaussée, je jette un coup d'œil à gauche et à droite, et j'ai la surprise de revoir le jeune homme que j'ai frappé plus tôt. Il pianote à un débit ultrarapide sur son cellulaire. Il lève les yeux et croise les miens alors que je ne m'y attendais pas. Il me fixe tout le temps que je traverse la pièce, et mon regard ne quitte pas le sien. Mon trouble augmente encore, au même rythme que mon cœur qui s'emballe. On m'a rarement fait un tel effet. Ce gars a quelque chose de magnétique. Il m'offre un sourire en coin, comme si nous étions des complices. Je m'arrache à son regard avec difficulté, et j'évite ainsi de percuter une femme qui avançait péniblement en fauteuil roulant. Je la laisse passer, et une fois que c'est fait, je m'intéresse de nouveau au jeune homme qui me fait fondre, mais il n'est plus là. Je hausse les épaules, un peu déçue, mais bon. Je pourrai dire que j'ai attiré l'attention d'un garçon séduisant aujourd'hui ! Je sors de l'hôpital d'un pas léger. Je suis contente d'avoir quelques jours de congé devant moi. J'en ai bien besoin. L'été, on est à court de personnel, et Jodie, ma collègue qui gère les horaires, se tourne souvent vers moi pour combler les trous. Je travaille dans cet hôpital depuis presque deux ans et je me suis bâti une solide réputation auprès de la majorité de mes collègues. Mais ce n'est pas tellement compliqué, puisque j'adore mon travail en gériatrie. Je monte dans ma voiture et, à la guérite, j'attends pour quitter le stationnement. Une femme tente de

payer et éprouve de la difficulté avec le système. Ça arrive tout le temps. Je m'arme donc de patience, et je repense à cet homme aux yeux bleus.

J'ai presque envie de retourner dans l'hôpital pour le chercher, même si les chances qu'il s'y trouve toujours s'amincissent à chaque minute qui passe. S'il avait attendu à l'urgence, là, j'aurais eu plus de chances !

\* \* \*

Je reviens à la maison où j'arrose les plantes, avant de m'octroyer un repos bien mérité. Il me semble que je viens à peine de m'endormir que mon téléphone sonne. Toujours ensommeillée, je réponds et je reconnais Jodie.

— Salut, Christiane ! Je te réveille ?

— Un peu !

— Je suis sincèrement désolée. Je n'avais pas trop le choix.

— Ce n'est pas grave. Je suppose que tu ne m'appelles pas pour qu'on sorte sur une terrasse faire la fête.

Je m'assois dans mon lit et je me frotte les yeux. Quelle heure peut-il bien être ?

— J'aimerais pouvoir te proposer un tel scénario, mais c'est plutôt du travail que j'ai pour toi. Pense à tous les cocktails que tu pourras t'offrir après avoir été payée en temps supplémentaire !

— Toujours le bon mot pour me convaincre.

— Alors, c'est oui ?

— Tu sais bien que je ne te laisserais jamais tomber.

— Tu es géniale, vraiment ! Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

— Envoie-moi l'horaire par courriel !

— Oui, oui. Maintenant, retourne faire dodo !

— D'accord.

Je raccroche, un petit sourire aux lèvres. Ce n'est pas un fardeau pour moi de retourner plus vite que prévu à l'hôpital. Au contraire, je m'y sens chez moi !

\* \* \*

Le lendemain, en fin de journée, j'entre dans l'hôpital et j'arrête quelques secondes au comptoir d'accueil pour saluer ma collègue, qui termine sa journée.

— Salut, Jodie ! lancé-je. Comment ça va ?

— Comme une fille en congé pour la fin de semaine ! s'exclame-t-elle, un large sourire aux lèvres. Ah ! Mais là, je me sens mal parce que toi, tu travailles !

Je secoue la tête. C'est le cadet de mes soucis, mais je décide de la taquiner un peu.

— La faute à qui ? Tu m'en dois une !

— Pour me faire pardonner, je t'invite à prendre un verre lors de ton prochain congé. Il y a toujours le charmant Mathieu que j'aimerais te présenter.

— Te connaissant, tu ne me laisseras jamais un moment de liberté. On a tout l'été pour prendre ce verre !

Je ne réponds pas à son invitation concernant son ami Mathieu. Je ne suis pas très friande des rencontres organisées par des amies. Elles occasionnent trop de malaises quand la chimie n'est pas au rendez-vous.

— Je ne veux pas trop attirer ton attention, reprend Jodie, mais il y a un homme derrière qui n'arrête pas de te regarder.

— Ah oui ?

Je tourne la tête de manière subtile, mais je ne remarque personne.

— À quoi ressemble-t-il ? chuchoté-je, en me penchant vers ma collègue.

— Il est beau comme un dieu !

— Ce n'est pas une réelle description...

— Impossible de le décrire en d'autres termes.

— D'accord, je vais quitter ton comptoir et observer discrètement. Je dois partir, de toute manière. Mes patients m'attendent !

— OK, et merci encore d'être si serviable.

— Tu me connais, ça me fait toujours plaisir !

Je me détourne et je tente de prendre ma carte d'accès d'infirmière, mais elle me glisse des mains et tombe sur le sol. Je me penche pour la ramasser, mais une personne est plus rapide que moi et saisit la carte et les clés qui y sont accrochées. Je lève la tête et mon regard croise les yeux bleus auxquels j'ai rêvé les deux derniers jours. C'est lui ! L'homme que j'ai frappé dans la cage d'escalier. Il me tend l'objet et ses

doigts effleurent les miens. Aussitôt, une décharge électrique me traverse le corps entier. Il sourit et une deuxième décharge déferle aussi vite en moi.

— Salut, dit-il. Ça va ?

J'ai la bouche tellement sèche que je ne peux même pas lui répondre. Je m'éclaircis la gorge, mais c'est comme si j'avais avalé une tasse de sable. Il finira par croire que je suis muette.

— Oui, ça va.

Ma voix ressemble au cri d'une grenouille. Pas terrible.

— Tu travailles ici ?

— Oui, dis-je d'un ton plus normal. À l'unité de gériatrie au quatrième.

— Ah vraiment ?

— Oh, et je suis encore désolée pour l'autre jour, quand j'ai ouvert la porte trop fort.

— Aucun problème, c'est déjà oublié. Alors, comment tu t'appelles ?

— Christiane. Et toi ?

— Sébastien.

Il me tend la main et la serre franchement. Il n'y a pas de frisson cette fois, mais je suis rivée à ses yeux. Je me surprends à désirer que ce moment se prolonge.

— Bon, eh bien, on se reverra sans doute, lance-t-il. À plus, Christiane !

— Bye, Sébastien ! murmuré-je.

Je le regarde partir, beaucoup plus longtemps que nécessaire.

— Wow ! Je ne lui aurais pas fait mal, à celui-là ! me lance Jodie, qui n'a rien perdu de la scène.

— C'est vrai qu'il est très beau, mais il est bien trop jeune !

— Ben voyons ! On s'en moque. Quand un beau gars flashe sur toi, l'âge n'importe pas.

— Tu exagères, il n'a pas flashé sur moi. Il m'a juste remis mes clés.

— Tu crois ? Tu aurais dû voir la manière dont il te regardait. Je pense que tu oublies à quel point tu es jolie.

Je secoue la tête en souriant. Je sais qu'elle n'a pas tout à fait tort. Je détiens bien quelques attraits physiques intéressants : ma chevelure abondante et ondulée, ma silhouette athlétique, mes lèvres pleines qui s'étirent souvent en un large sourire engageant ; cependant, ce n'est sûrement pas suffisant pour charmer un jeune comme Sébastien.

Je salue ma collègue une dernière fois. Je jette un ultime coup d'œil dans la salle d'attente pour constater qu'il a disparu. Je suis déçue, j'aurais aimé bavarder plus longtemps, mais le temps ne me le permet pas. Je quitte le poste de mon amie en me disant qu'il s'est montré sympathique, un point c'est tout. Je ne devrais pas en faire toute une histoire pour rien.

\* \* \*

Je monte au quatrième enfiler mon uniforme. Dans la salle des casiers, je m'apprête à ranger mon sac à main quand

mon cellulaire sonne. Je regarde le numéro affiché à l'écran et j'hésite à répondre. C'est le cabinet du D<sup>r</sup> Simon, le psychiatre qui me suit depuis des années, c'est-à-dire depuis que mon amoureux de l'époque est décédé d'un cancer fulgurant. C'est sans doute son appel annuel pour s'assurer que je me porte bien. Il va sûrement bientôt fermer mon dossier, même ! Il y a un bail que je n'ai plus besoin de son aide. J'ai surmonté cette épreuve, même si elle m'a laissé de profondes blessures. Je choisis de ne pas répondre, me promettant d'écouter son message plus tard.

J'attache mes cheveux, je vérifie mon uniforme une dernière fois et j'y accroche ma carte magnétisée, prête à amorcer ma soirée.

Je fais la tournée de mes patients, souriante et attentionnée, comme d'habitude. Je termine ma ronde avec M. Turmel, un vieil homme qui s'est blessé chez lui, et qui n'est plus apte à rester seul dans son condo. Il restera avec nous jusqu'à ce qu'on lui trouve une place dans une résidence adaptée. Je l'aime bien. Il est encore en forme, malgré sa blessure. À mon avis, il a encore de bonnes années devant lui. Ce que je trouve triste, c'est qu'il n'a presque jamais de visiteurs. Il n'y a qu'une dame qui passe chaque semaine et j'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une bénévole dévouée. Si seulement sa famille était plus présente ! Il y a une belle photo sur la table de chevet du patient et je n'ai jamais vu l'une de ces personnes ici. Quel dommage !

Je pousse la porte de la chambre et je passe la tête doucement, pour ne pas me montrer trop intrusive.

— Bonsoir, monsieur Turmel.

— Bonsoir, Christiane, répond-il.

Je suis contente qu'il m'interpelle par mon prénom. Nous bâtissons tranquillement une relation. Je serai bien triste quand il partira, même si c'est le mieux pour lui. Je m'approche en souriant et, prise d'une inspiration, je saisis le cadre sur sa table de chevet.

— Vous ne m'avez jamais parlé de votre famille, lui dis-je.

Je regarde l'image de plus près et je suis sidérée lorsque j'y reconnais Sébastien. C'est bien lui ! Je note tout de suite le regard bleu et la mèche rebelle. Il est plus jeune, mais facilement identifiable.

— Il y a peu à dire. J'avais une fille, m'explique-t-il avant d'être pris d'une quinte de toux.

Je m'empresse de relever un peu son lit et de lui tendre un gobelet contenant de l'eau. Il boit à la paille et me redonne le verre. J'attends quelques secondes pour voir s'il va poursuivre son histoire, mais il semble avoir oublié.

— Vous me parliez de votre fille, lui rappelé-je.

— Ah oui ! Pauvre elle, elle est morte il y a une dizaine d'années, laissant son fils seul au monde. J'ai fait de mon mieux pour lui assurer un cadre, mais ce n'était pas facile.

Un pli amer barre son visage. Je présume que la mort de sa fille a été douloureuse. Il ne devait pas non plus avoir l'énergie pour s'occuper d'un adolescent, à cette époque.

Je regarde Sébastien sur la photo. Je présume qu'il est «le fils seul au monde». Je suis triste pour lui. Je pose un doigt sur la vitre, comme si je pouvais lui communiquer mon soutien à travers l'image.

— Je ne crois pas avoir déjà vu votre petit-fils dans votre chambre, énoncé-je. Est-ce que c'est lui ?

M. Turmel étire le cou et regarde la photo un instant. J'ai l'impression que d'anciens souvenirs remontent à la surface. Je le vois sur son visage. Il hoche enfin la tête.

— Oui, confirme-t-il. C'est lui.

— Quel âge a-t-il ?

Là, je joue vraiment à la curieuse, mais je brûle de connaître cette information.

— Vingt-quatre ans, répond-il enfin.

Je savais qu'il était plus jeune, mais plus de dix ans de différence avec moi ! C'est beaucoup. Je me surprends à être déçue.

— Vient-il vous voir parfois ? répété-je, en replaçant ses oreillers.

Je me demande si Sébastien était passé le visiter lorsque je l'ai aperçu en bas. J'aurais pu le croiser dans la chambre de mon patient. Étonnamment, je tente d'imaginer comment se serait déroulée cette rencontre fortuite.

— Non, répond-il.

Je sens que c'est un sujet délicat. Je ne creuse pas davantage la question ; ce n'est pas de mes affaires, de toute manière !

Je souhaite une bonne soirée à M. Turmel, je lui rappelle d'appuyer sur le bouton rouge s'il a besoin d'aide et je sors, songeuse. Je suis tellement distraite que je fonce dans un médecin bien plus grand que moi. Je lève la tête pour m'excuser, mais la langue me fourche lorsque je réalise qu'il s'agit du D<sup>r</sup> Marquis, le responsable de l'unité gériatrique. Il n'a pas l'air plus heureux que moi de cette bousculade. Je baisse les yeux et je souffle des excuses peu senties avant de poursuivre mon chemin. Je croyais qu'il était sur l'horaire de jour, lui ! Ce n'est pas pour rien que je me dévoue pendant le quart de nuit. Le D<sup>r</sup> Marquis et moi avons un passif assez tendu. Il ne m'aime pas, et c'est réciproque. Nous avons travaillé dans le même hôpital pendant quelques années, jusqu'à ce que je me fasse embaucher ici. J'étais tout sauf enchantée lorsque j'ai appris qu'il ralliait les rangs de notre équipe médicale il y a quelques mois. Heureusement, mon horaire fait en sorte que je le croise peu. Je suis surprise qu'il soit sur le plancher ce soir.

J'arrête au quartier des infirmières et j'interpelle Estelle, une collègue avec qui je m'entends assez bien. Elle est généralement au courant de tous les potins.

— Estelle, je ne savais pas que le D<sup>r</sup> Marquis serait là aujourd'hui.

— Oui, il a écourté ses vacances parce que nous manquions de personnel. Il remplace le D<sup>r</sup> Sauvé tout l'été. Je suis contente de le revoir à l'étage. Il est tellement séduisant !

Elle observe l'endroit où il a disparu en papillonnant des yeux. Il est clair qu'elle n'a pas vu Sébastien. Il correspond beaucoup plus à ma définition du mot «séduisant».

— Dommage qu'il soit marié, conclut-elle, pragmatique.

— Quel dommage, en effet, grommelé-je.

Je suppose que je devrai faire preuve de résilience pour travailler avec lui cet été. Avoir su, je n'aurais pas accepté ces heures supplémentaires. Je vais essayer de l'éviter le plus possible.

J'entre dans le quartier des infirmières pour remplir quelques dossiers en suspens, mais je suis distraite. Mon esprit vogue vers deux personnes diamétralement opposées : le Dr Marquis et le beau Sébastien. Si le premier me laisse plutôt de marbre, le deuxième déclenche des sentiments très variés en moi. Pourtant, nous n'avons échangé que quelques paroles : rien de notable en soi. Mais il a laissé une marque dans mon esprit, et je sens germer en moi le désir d'en apprendre plus sur lui. Je balaie cette pensée, bien déterminée à donner le meilleur de moi-même à mes patients si fragiles.